

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 24

Artikel: Royal-biograph
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214781>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un brave. — C'était pendant la guerre. Quelques soldats d'un régiment d'infanterie stationné à Bâle étaient attablés dans un café. L'un d'eux avait comme vis-à-vis un civil, un Allemand. La conversation s'engagea. On parla de la guerre.

— Auriez-vous tiré sur les Allemands s'ils étaient venus en Suisse ? hasarde l'Allemand.

— Non jamais ! répond avec conviction le militaire.

— Garçon ! un bock pour ce brave soldat ! s'exclame son interlocuteur, enthousiasmé... Et vos camarades, à la table voisine, auraient-ils tiré sur les Allemands ?

— Pas plus que moi.

— Garçon, des bocks pour tous ces soldats... Mais, dites-moi, cher ami, tous les soldats suisses sont-ils aussi amis des Allemands que vous l'êtes ?

— Ah ! ça je ne sais pas.

— Mais, alors, pourquoi, personnellement, n'auriez-vous pas tiré sur les Allemands ?

— Je suis dans la musique.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

On entend de quotidiennes et interminables jérémiades sur le prix exorbitant de toutes les marchandises. Et, en manière de consolation, on nous dit que nous ne reverrons jamais les prix d'avant guerre. Il nous faut donc en prendre notre parti.

Quand, dans un magasin, un client s'effarouche du prix, souvent le marchand lui réplique :

— Et vous savez, je vous fais ce prix parce que j'ai cette marchandise en réserve d'avant la guerre !

Le client, mis en confiance, paie sans rechigner.

Pourtant s'il fallait vérifier cette affirmation, il serait permis de constater ou que nous disposions de stocks considérables, quasi-inépuisables, ou que ces mots magiques et nouveaux sont le sésame des bourses récalcitrantes.

Ce n'est d'ailleurs pas la seule « combine », disent les *Annales* : Etes-vous sensibles à la magie du chiffre ? Vous paierez alors facilement 4 francs 95 ce qui vous semblerait trop cher à cinq francs. La différence est minime, mais le premier nombre flatte l'œil tandis que le second prix l'effraie et la vente ne peut qu'en profiter...

En Amérique, dans les grands magasins de New-York, il existe une espèce d'employés qu'on ignore chez nous : le « mistake-clerck », l'employé gaffeur, le bouc émissaire.

Dès qu'une cliente croit avoir à se plaindre — cela arrive toujours — on la conduit près d'un chef de rayon qui l'écoute patiemment et fait mander le mistake-clerck, lequel s'avance en tremblant :

— Monsieur, lui dit le chef, en voilà assez ! Vous commettez gaffe sur gaffe, mais celle-ci dépasse toute mesure ! Passez à la caisse, vous êtes renvoyé !

Le malheureux balbutie, s'excuse et s'en va. Neuf fois sur dix, la colère de l'acheteuse tombe. Elle intercède auprès du chef et le supplie de revenir sur sa décision... Le chef se laisse fléchir ; on rappelle l'employé qui se confond en remerciements et la cliente s'en va, persuadée qu'elle a accompli une bonne action. Elle reviendra...

Pendant ce temps le mistake-clerck continue son métier de paratonnerre et gagne largement sa vie. Mais il ne doit pas avoir l'air cossu et, pour peu qu'il ait un physique ingrat, sa fortune est assurée.

LA BOUFFARDE

Les *Annales* donnent ainsi l'origine du mot « bouffarde » pour désigner la pipe.

Un caporal de la grande armée s'appelait

Bouffard. A la bataille de Friedland, il eut les deux bras emportés. Le lendemain, un de ses camarades trouve sur le champ de bataille un bras affreusement raidi par le froid :

— Tiens, mais je le reconnais, s'écria-t-il. C'est le bras de Bouffard ; la main tient encore sa pipe, dont le colutage le rendait si fier !

11 - Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR
HONORÉ DE BALZAC

A ces paroles, monsieur Guillaume regarda sa terrible moitié, qui, en femme contrariée, frappait le plancher du bout du pied et gardait un morne silence. Elle évitait même de jeter ses yeux courroucés sur Augustine, et semblait laisser à monsieur Guillaume toute la responsabilité d'une affaire si grave, puisque ses avis n'étaient pas écoutés. Cependant, malgré son flegme apparent, quand elle vit son mari prenant si doucement son parti sur une catastrophe qui n'avait rien de commercial, elle s'écria : — En vérité, monsieur, vous êtes d'une faiblesse avec vos filles... mais...

Le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à la porte interrompit tout à coup la mercuriale que le vieux négociant redoutait déjà. En un moment, madame Roguin se trouva au milieu de la chambre, et regardant les trois acteurs de cette scène domestique : — Je sais tout, ma cousine, dit-elle d'un air de protection.

Madame Roguin avait un défaut, celui de croire que la femme d'un notaire de Paris pouvait jouer le rôle d'une petite maîtresse.

— Je sais tout, répéta-t-elle, et je viens dans l'arche de Noé, comme la colombe, avec la branche d'olivier. J'ai vu cette allégorie dans le *Génie du Christianisme*, dit-elle en se retournant vers madame Guillaume, la comparaison doit vous plaire, ma cousine. Savez-vous, ajouta-t-elle en souriant à Augustine, que ce monsieur de Sommervieux est un homme charmant ? Il m'a donné ce matin mon portrait fait de main de maître. Cela vaut au moins six mille francs.

A ces mots, elle frappa doucement sur le bras de monsieur Guillaume. Le vieux négociant ne put s'empêcher de faire avec ses lèvres une grosse moue qui lui était particulière.

— Je connais beaucoup monsieur de Sommervieux, reprit la colombe. Depuis une quinzaine de jours il vient à mes soirées, il en fait le charme. Il m'a conté toutes ses peines et m'a pris pour avocat. Je sais de ce matin qu'il adore Augustine, et il l'aura. Ah ! cousine, n'agitez pas ainsi la tête en signe de refus. Apprenez qu'il sera créé baron, et qu'il vient d'être nommé chevalier de la Légion d'Honneur par l'empereur lui-même, au Salon. Roguin est devenu son notaire et connaît ses affaires. Eh bien ! monsieur de Sommervieux possède en bons biens au soleil douze mille livres de rente. Savez-vous que le beau-père d'un homme comme lui peut devenir quelque chose, maire de son arrondissement, par exemple ! N'avez-vous pas vu monsieur Dupont être fait comte de l'empire et sénateur pour être venu, en sa qualité de maire, complimenter l'empereur sur son entrée à Vienne. Oh ! ce mariage-là se fera. Je l'adore, moi, ce bon jeune homme. Sa conduite envers Augustine ne se voit que dans les romans. Va, ma petite, tu seras heureuse, et tout le monde voudrait être à ta place. J'ai chez moi, à mes soirées, madame la duchesse de Carigliano qui raffole de monsieur de Sommervieux. Quelques méchantes langues disent qu'elle ne vient chez moi que pour lui, comme si une duchesse d'hier était déplacée chez une Chevreil dont la famille a cent ans de bonne bourgeoisie.

— Augustine, reprit madame Roguin après une petite pause, j'ai vu le portrait. Dieu ! qu'il est beau ? Sais-tu que l'empereur a voulu le voir ? Il a dit en riant au Vice-Connétable que s'il y avait beaucoup de femmes comme celle-là à sa cour pendant qu'il y venait tant de rois, il se faisait fort de maintenir toujours la paix en Europe. Est-ce flatteur ?

Les orages par lesquels cette journée avait commencé devaient ressembler à ceux de la nature, en ramenant un temps calme et serein. Madame Roguin déploya tant de séductions dans ses discours,

elle sut attaquer tant de cordes à la fois dans les cœurs secs de monsieur et de madame Guillaume, qu'elle finit par en trouver une dont elle tira parti.

A cette singulière époque, le commerce et la finance avaient plus que jamais la folle manie de s'allier aux grands seigneurs, et les généraux de l'empire profitèrent assez bien de ces dispositions. Monsieur Guillaume s'élevait singulièrement contre cette déplorable passion. Ses axiomes favoris étaient que, pour trouver le bonheur, une femme devait épouser un homme de sa classe ; on était toujours tôt ou tard puni d'avoir voulu monter trop haut ; l'amour résistait si peu aux traces du ménage, qu'il fallait trouver l'un chez l'autre des qualités bien solides pour être heureux ; il ne fallait pas que l'un des deux époux en sût plus que l'autre, parce qu'on devait avant tout se comprendre ; un mari qui parlait grec et la femme latin, risquaient de mourir de faim. Il avait inventé cette espèce de proverbe. Il comparait les mariages ainsi faits à ces anciennes étoffes de soie et de laine, dont la soie finissait toujours par couper la laine.

Cependant, il se trouve tant de vanité au fond du cœur de l'homme, que la prudence du pilote qui gouvernait si bien le Chat-qui-pelote succomba sous l'agressive volubilité de madame Roguin. La sévère madame Guillaume, la première, trouva dans l'inclination de sa fille des motifs pour déroger à ces principes, et pour consentir à recevoir au logis monsieur de Sommervieux, qu'elle se promit de soumettre à un rigoureux examen.

Le vieux négociant alla trouver Joseph Lebas, et l'instruisit de l'état des choses. A six heures et demie, la salle à manger, illustrée par le peintre, réunit sous son toit de verre madame et monsieur Roguin, le jeune peintre et sa charmante Augustine, Joseph Lebas qui prenait son bonheur en patience, et mademoiselle Virginie dont la migraine avait cessé. Monsieur et madame Guillaume virent en perspective leurs enfants établis et les destinées du Chat-qui-pelote remises en des mains habiles. Leur contentement fut au comble, quand, au dessert, Théodore leur fit présent de l'étonnant tableau qu'ils n'avaient pu voir, et qui représentait l'intérieur de cette vieille boutique, à laquelle était dû tant de bonheur.

— C'est-y gentil ! s'écria Guillaume. Dire qu'on voulait donner trente mille francs de cela.

— Mais c'est qu'on y trouve mes barbes, reprit madame Guillaume.

— Et ces étoffes dépliées, ajouta Lebas, on les prendrait avec la main.

— Les draperies font toujours très bien, répondit le peintre. Nous serions trop heureux, nous autres artistes modernes, d'atteindre à la perfection de la draperie antique.

— Vous aimez donc la draperie, s'écria le père Guillaume. Eh bien, sarpejeu ! touchez là, mon jeune ami. Puisque vous estimez le commerce, nous nous entendrons. Eh ! pourquoi le mépriseraient-on ? Le monde a commencé par là, puisque Adam a vendu le paradis pour une pomme. Ça n'a pas été une fameuse spéculation, par exemple !

Et le vieux négociant se mit à éclater d'un gros rire franc excité par le vin de Champagne qu'il faisait circuler généreusement. Le bandeau qui couvrait les yeux du jeune artiste fut si épais qu'il trouva ses futurs parents aimables. Il ne dédaigna pas de les égayer par quelques charges de bon goût. Aussi plut-il généralement.

(A suivre)

Royal-Biograph. — Admirable artiste, Suzanne Grandais, jeunesse exubérante ; elle est la joie du film : « Son aventure », une charmante comédie. Et comment passer sous silence la composition de Jacques de Féraudy. Le brillant artiste est absolument merveilleux de naturel et de naïveté comique. Mentionnons encore M. Henry Roussel, un comédien très fin et d'une parfaite élégance. La partie dramatique est représentée par « Sur la piste blanche », un drame dont l'action se passe parmi les chercheurs d'or. Outre ces deux films, des vues comiques et documentaires. Malgré l'importance de ce programme, la direction n'a pas augmenté le prix des places. Tous les jours, matinée à 3 heures et soirée à 8 $\frac{1}{2}$ heures. Dimanche, matinée permanente dès 2 $\frac{1}{4}$ h. à 6 $\frac{1}{2}$ heures.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE
BOITE FR. 100
10 FRUITS
TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS